Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Herausgeber: Comité central de la Croix-Rouge

Band: 21/22 (1913)

Heft: 5

Artikel: Lettre d'un médecin suisse aux Balkans

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-555812

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

N° 5. — XXIe année. 1er mai 1913.

LA CROIX-ROUGE SUISSE

Revue mensuelle des Samaritains suisses,
Soins des malades et hygiène populaire.

Sommaire

	Page
Lettre d'un médecin suisse aux Balkans	49
A Constantinople pendant la guerre	52
Hygiène de la vue *(Suite et fin)*	55
Alliance suisse des samaritains: Assemblée des délégués; Cours de moniteurs	57
Aux Comités des sections de la Croix-Rouge suisse et à ceux des sections de l'Alliance des samaritains	58
Nouvelles de l'activité des sociétés: Bienne, samaritains; Samaritains de Neuchâtel; Extraits du Rapport annuel de l'Alliance suisse des samaritains; Comité central	59

Lettre d'un médecin suisse aux Balkans

Le Dr Pettavel qui fait partie d'une mission patronnée par la Croix-Rouge suisse, a adressé récemment une lettre très intéressante à la *Gazette de Lausanne*. En voici quelques extraits:

Aux environs d'Andrinople

« A une heure de Mustapha-Pacha, le train s'arrête à Karagatsch. De là nous devons continuer notre voyage en automobile. Ce n'est point une course de plaisir qui nous attend à travers les vastes étendues qui nous séparent de Demotika. Notre automobile est conduite par deux chauffeurs militaires bien armés. Nous passons de grandes plaines coupées de collines; le chemin est mauvais. Nous devançons de longues colonnes de chars à bœufs qui transportent vers l'armée, sous la garde de farouches réservistes, vivres et munitions. Notre voiture est souvent arrêtée par de grands troupeaux de bœufs que les soldats poussent dans la neige et qui vont servir au ravitaillement des troupes.

Le vent a amoncelé par places la neige et les pannes sont fréquentes. Nous devons souvent pousser à la roue, encouragés par les cris de notre chauffeur qui, par des *haidé* (allons), *napied* (en avant), *nesad* (en arrière), dirige nos efforts. Ceux-ci sont très souvent vains, et c'est aux placides bœufs des chariots que nous devons recourir pour nous sortir de peine. A mi-chemin nous traversons l'Arda, affluent de la Maritza, sur un pont de bateaux établi par la troupe et que les hautes eaux ont déjà emporté deux fois. Peu à peu la route devient meilleure; elle traverse un pays aride et morne. Nous laissons à notre gauche, sur une colline, un village turc incendié dont les murs en ruine se profilent sur le ciel gris.

Demotika

Après une course de neuf heures nous atteignons Demotika.

Cette petite ville turque de 10,000 habitants est extrêmement curieuse. Bâtie en amphithéâtre sur une colline rocheuse, elle est surmontée de fortifications datant du IIIe siècle. C'est là que fut emprisonné le roi Charles XII, de Suède, après la bataille de Poltava. Notre automobile contraste étrangement avec ces rues étroites et sinueuses. Les maisons sont basses, beaucoup ont les fenêtres grillées; les rez-de-chaussées sont occupés par des boutiques où Grecs et Juifs font un commerce actif. Plusieurs mosquées dressent vers le ciel leur élégant minaret. Celui de la mosquée principale a brûlé peu de jours après notre arrivée, ce fut un superbe feu d'artifice dans la nuit.

Demotika est actuellement siège du quartier général bulgare, ce qui donne à la ville une animation toute particulière. Les rues sont pleines de soldats qui rentrent en Bulgarie pour achever de se soigner ou qui regagnent leurs régiments. Une bonne partie de la population turque a quitté la ville à l'entrée des Bulgares et l'élément le plus pittoresque de la population est actuellement représenté par les Tziganes, au teint olivâtre et aux vêtements en loques. Les femmes portent l'eau dans des amphores grecques; les enfants aux yeux noirs exercent, avec une agilité de singe, le métier de cireurs de bottes. Les Tziganes habitent au sommet de la colline des maisons creusées dans le rocher à la façon des Troglodytes. Les demeures sont généralement divisées en plusieurs pièces dont les murs sont plâtrés ou passés au bleu. De là-haut, en entend souvent un grondement dans le lointain : c'est le canon d'Andrinople.

Sur une colline basse, à perte de vue, des pierres blanches sont plantées, hautes et plates, couvertes d'inscriptions turques et souvent surmontées d'un ornement imitant un fez ou un *tchalma* (coiffure du bey). C'est le cimetière turc.

Tous les transports se font ici au moyen de bœufs et de buffles qui tirent paisiblement leurs chariots sur des chemins défoncés. Ces animaux ont été de précieux auxiliaires pour les Bulgares pendant la guerre. Bien qu'ils soient très résistants, le froid très violent de ces derniers temps (nous avons eu des tempêtes de neige ici à 23 mètres d'altitude) en a tué beaucoup. Nos promenades dans la campagne nous ont souvent montré des cadavres de buffles sur lesquels s'acharnent des meutes de chiens affamés qui disputent leur proie à des vols de ces corbeaux gris que je n'ai vus que dans les Balkans.

La mission médicale suisse

J'ai eu la bonne fortune de faire la connaissance du général Savof, commandant en chef des troupes bulgares, et de m'entretenir plusieurs fois avec lui dans sa maison. De tournure martiale, la moustache grisonnante, l'œil vif, il parle notre langue avec une aisance parfaite. Il a été fort obligeant pour moi et m'a parlé de notre pays, qu'il connaît bien, dans les termes les plus flatteurs. Il a assisté à nos manœuvres de 1908 et en a remporté une excellente impression. Le canon de montagne qui fit merveille dernièrement à Boulaïr et attaqua même des vaisseaux turcs est, à ce que me dit le général, le même que le nôtre. Il l'introduisit dans l'armée bulgare après avoir vu le nôtre à l'œuvre. Le général est d'un abord si cordial qu'il vous met tout de suite à l'aise.

Notre mission chirurgicale, organisée par le professeur Sauerbruch, de Zurich, avec l'aide de la Croix-Rouge suisse, est composée en majeure partie de Suisses allemands. L'élément welsche, recruté à

la clinique chirurgicale de Berne, n'est représenté que par un Tessinois, le Dr Balli, et par moi. Une fois nos nombreuses caisses arrivées à bon port, nous nous sommes installés dans le bâtiment du tribunal turc aménagé en hôpital. Dans ces vastes salles on a dressé des lits de planches sur des chevalets; des paillasses et des couvertures complètent l'installation. Nous disposons d'une salle d'opérations et d'une salle de pansements, que nous avons pu très bien monter grâce au matériel complet fourni par la clinique de Zurich, grâce aussi à la complaisance du directeur de l'hôpital, le Dr Alexeief, chef de clinique du professeur Bard à Genève, et qui nous reçoit ici presque en compatriote.

Nous avons 200 blessés environ, venant de Tchataldja, Gallipoli et Andrinople. Presque tous ont des blessures produites par des armes à feu, balles ou schrapnels. Nous avons aussi d'assez nombreux cas de congélation. Nos malades sont pour la plupart de beaux gaillards, très patients et courageux. Ils ne parlent naturellement que le bulgare et nous ne pouvons pas échanger avec eux beaucoup d'impressions; toutefois, les quelques mots que nous avons appris de la langue du pays nous suffisent à peu près.

Nous logeons dans une de ces maisons légèrement bâties, comme elles le sont toutes ici, et nullement aménagées pour supporter ce froid sibérien. Il y a vingt-huit ans qu'on n'a pas vu autant de neige dans le pays. Dans la campagne, elle atteint deux à trois mètres de hauteur, les communications en souffrent naturellement; c'est ainsi que j'ai reçu une lettre de Suisse vingt jours après son expédition. Le transfert des blessés en arrière a été également arrêté pendant bien des jours. Ceci nous a décidé à scinder notre mission, trop nombreuse pour Demotika. Le médecin en chef de l'armée nous a envoyés, le Dr Balli et moi, à Kirk-Kilissé.

A Kirk-Kilissé

Kirk-Kilissé, mars 1913.

Cette ville, prise au début de la guerre, renferme cinq hôpitaux d'étapes, comprenant chacun plusieurs sections et pouvant abriter jusqu'à 4000 blessés. Actuellement, le nombre des blessés n'est pas très grand, mais nous permet tout de même de faire un travail intéressant. Les salles de malades sont claires et très propres. Les lits ont été soit apportés de Bulgarie, soit construits sur place, soit encore trouvés dans les casernes turques nouvellement bâties. Nous avons vu avec beaucoup d'intérêt tout ce que l'ingéniosité des médecins bulgares a pu tirer d'un pays assez dépourvu de ressources.

Plusieurs missions étrangères ont d'ailleurs coopéré à cette œuvre, entre autres une mission envoyée par les suffragettes de Londres et une mission de la Croix-rouge russe. Nous avons visité hier l'installation des suffragettes et en avons été enchantés. Forts des expériences faites en Mandchourie, les Russes ont installé leur hôpital d'une façon très pratique et selon toutes les règles de l'hygiène. Leur salle d'opérations, leur pharmacie, leur chambre pour la stérilisation de l'eau, leur cuisine sont des modèles du genre. Les honneurs nous ont été faits très aimablement, et notre visite s'est terminée par un *five o'clock tea* offert par la sœur directrice, la comtesse Krussowa, présidente de la Croix-Rouge russe.

Nous avions quitté Demotika dans la neige et fait voyage dans un train militaire composé de fourgons et d'une seule voiture turque de IIIe classe. Nos confrères

bulgares, qui nous ont reçus avec la plus grande cordialité, font tout pour nous rendre notre séjour agréable. Nous avons trouvé ici le printemps et en avons profité pour visiter la ville et ses forts.

(La fin au prochain numéro.)

A Constantinople pendant la guerre

L'Hôpital suisse

Le *Journal de Genève* a publié un grand nombre de correspondances très intéressantes de la guerre balkanique vue du côté turc. Peu avant la prise d'Andrinople, le correspondant de ce journal voyait encore des troupes fraîches passer par Constantinople pour rejoindre l'armée ottomane sur les positions de Tchataldja. Voici ce qu'il raconte à ce sujet:

Ces cortèges guerriers croisent des convois lamentables de soldats malades. Il en passe sans cesse dans des voitures de l'armée, sur des charrettes, dans des fiacres, ou à pied, ceux-ci s'appuyant les uns sur les autres, se tenant par la main, se traînant sur les trottoirs, vers l'hôpital, ou vers le bateau qui les transportera sur la côte d'Asie. Ces derniers jours, aux convois de malades se mêlaient des convois de blessés. Il y a eu de violents combats sur la ligne de Tchataldja et, pour ne pas encombrer les lazarets de campagne, on évacue sur la capitale tous les blessés qui peuvent supporter le voyage; mardi à la fin de l'après-midi, à l'heure où la Grande-Rue de Péra est le plus animée, j'en ai vu passer un très grand nombre dans des voitures d'ambulance ou sur de méchantes charrettes, les uns assis, les bras en écharpe ou la tête bandée, d'autres étendus, tout pâles, les membres enveloppés de linges sanglants. Et il en est passé le lendemain et dans la nuit, et il en passe encore.

Et tout cela pourquoi? Personne ne peut garder une illusion quelconque sur les résultats de la partie engagée depuis cinq mois. La cause turque est perdue.

Les ambassadeurs en discutent à Londres très loin des champs de bataille, et, comme toujours, très loin des réalités....

On voudrait les conduire un soir à la nuit tombante sur la plaine d'Hademkeui et leur faire respirer la puanteur qui se dégage de ce charnier. Depuis quatre ou cinq mois, cent cinquante mille hommes sont massés dans cette région et nul ne dira jamais tout ce qu'ils ont enduré. Dans la première partie de la guerre ce fut la désorganisation complète du service sanitaire et de l'intendance. Pendant des journées entières, en particulier lors des batailles de Lulé-Bourgas, la troupe n'avait rien à manger et elle devait se battre sans cesse affamée, épuisée; et les blessés gisaient le long des routes abandonnés et sans soins.

Vingt témoins m'ont raconté des faits qui rappellent par leur horreur la campagne de Russie, il y a cent ans. Les blessés qui arrivaient à Constantinople oubliaient leurs blessures pour demander à manger; on en voyait qui tendaient des moignons sanglants pour mendier du pain. Puis ce fut le choléra qui faucha en peu de jours 12 à 15,000 victimes. Depuis lors, tous les services ont été réorganisés et fonctionnent bien. Mais un affreux hiver se déchaîna sur ce pays. Du commencement de février au milieu de mars il n'a pas cessé de neiger et de pleuvoir en